

dans une peuplade disséminée au milieu d'un pays de marécages et de forêts. La population était censée posséder mille catholiques. Hélas ! ils ne l'étaient que de nom. Trois vinrent jusqu'à la porte de la chapelle pour savoir quel était le prêtre qui leur arrivait. Et quelle chapelle ! C'était une cabane, couverte de paille, donnant entrée à tous les vents et capable à peine de contenir quelques personnes. Sans me laisser abattre, je m'adressai sur-le-champ à Notre-Dame de Lourdes, promettant de lui dédier l'église s'il m'était donné d'en construire une. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'un protestant m'apportait 1,500 francs à cette intention. Je reconnus là l'intervention de ma céleste protectrice. Les habitants se réveillèrent de leur indifférence à la vue du secours extraordinaire que le ciel leur envoyait. Ils se mirent vaillamment à l'œuvre. Pour les seconder, je me fis à la fois architecte, maçon et charpentier. En quelques mois, un gracieux édifice avait surgi de terre comme par enchantement.

“ Sur ces entrefaites, on avait reçu de France une statue de Notre-Dame de Lourdes, bénite au sanctuaire même. Il ne s'agissait plus que de la placer solennellement dans la nouvelle église. Mais comment la transporter à travers les forêts, depuis la ville de Belize, capitale du Honduras?... On convint de la faire porter en bateau à Saint-Étienne (c'est le nom de la bourgade) La même rivière arrose les deux localités. Le jour venu, trois barques, richement pavisées, se présentèrent devant les murs de la capitale. Celle du milieu reçut la statue, les deux autres étaient occupées par des musiciens qui jouaient des instruments ou par des jeunes gens qui faisaient des décharges de mousqueterie. Un grand nombre de personnes suivaient le cortège ou les canots. Sur les bords de la rivière, les Indiens, attirés à ce spectacle, poussaient des cris de joie et répétaient, comme ils savaient le dire : “ Vive Notre-Dame de Lourdes ! ” L'arrivée de la statue dans la bourgade donna lieu à un vrai triomphe. L'impression fut si profonde, que deux cents hommes s'approchèrent des sacrements. La cérémonie d'inauguration se fit il y a un an. Cette année, des prédications extraordinaires, faites à l'occasion du jubilé, ont produit les meilleurs résultats, et aujourd'hui, Notre-Dame de Lourdes aidant, cette peuplade de Saint-Étienne compte les rares indifférents qui ne sont pas encore revenus à Dieu. ”

Le missionnaire a quitté momentanément ses chers sauvages pour aller dans la grotte de Manrèse, en Espagne, faire les exercices du troisième an, selon les règles de la Compagnie de Jésus.—(*Journal de Lourdes*)

*Archives religieuses.*—MM. les abbés Têtu et Gagnon, de l'archevêché, ont, paraît-il, entrepris de faire publier tous les mandements des évêques catholiques de Québec, depuis l'origine de la colonie jusqu'à nos jours. Nous ne saurions trop applaudir à ce projet. C'est une œuvre patriotique et nationale qui sera, nous en sommes sûrs, conduite à bonne fin, grâce au talent, au savoir et à l'activité de ces messieurs.

Ils sont à la source même et peuvent plus facilement que tout autre érudit exécuter ce magnifique travail.

L'honorable M. Blanchet, secrétaire provincial, a fait publier, cette année et l'année dernière, des volumes bien précieux pour notre histoire du Canada.

La *Collection de documents relatifs à la Nouvelle-France* et les *Jugements et délibérations du Conseil Souverain* sont des mines inépuisables pour tous ceux qui voudront étudier à fond les origines de la Nouvelle-France : ils y apprendront les détails intimes de son gouvernement, de sa législation, de ses usages, et ces mille petits faits qui servent à mettre en relief le caractère et la vie propre d'un peuple. Tous les hommes sérieux, tous nos érudits ont accueilli avec des transports d'enthousiasme ces importantes publications.

Mais c'est la religion catholique qui a formé, développé, protégé et sauvé le peuple canadien ; elle est à la base de toute notre histoire. Aussi des documents religieux, tels que les mandements de nos évêques, sont d'une importance majeure et bien propres à répandre une vive lumière sur toutes nos annales ; ils seront le digne pendant de ceux que l'honorable M. Blanchet a eu l'heureuse idée de communiquer au public.

Nous faisons de vœux pour que MM. les abbés Têtu et Gagnon réussissent dans leur belle entreprise et reçoivent de tout le monde l'accueil favorable que leur mérite leur zèle patriotique et intelligent.

S'il nous était permis d'émettre ici une idée qu'on a peut-être eue avant nous, nous solliciterions, en même temps, sous forme d'appendice ou de volumes distincts, la publication de tous les documents, lettres, mémoires, etc., qui se trouvent dans les archives de l'Archevêché et qui pourraient être avec avantage, et sans aucun inconvénient, livrés au public. Nul doute que nous trouverions encore, dans ces écrits d'un autre âge,—qui ne sont pas des mandements,—une foule de détails bien précieux pour notre histoire canadienne.—(*Journal de Québec*.)

*A propos d'oiseaux.*—C'était une sœur de l'Asile de ma ville natale, et je souviens fort bien que nous l'avions surnommée la “ Sœur aux oiseaux. ”

Avant que l'Asile fût ouvert et dès qu'il était fermé, elle montait à sa cellule et, au premier son de sa voix, tous les oiseaux volaient vers elle, avec de petits cris aigus et de charmants battements d'ailes. Ils n'étaient pas sans se disputer quelquefois ; mais, d'un mot ou d'un geste, elle mettait fin à ces batailles, et tout rentrait dans l'ordre et dans la paix. Il faut bien avouer qu'elle n'était pas toujours aussi heureuse avec ses écolières. Les enfants, voyez-vous, ça ressemble trop aux hommes !

Or, il arriva qu'un philosophe vint un jour visiter l'Asile et surprit la sœur en ses occupations oiselières. Cet honnête homme en fut presque scandalisé, et lui montrant un livre qui venait de paraître : “ Vous devriez, lui dit-il d'un ton de Prudhomme, préférer à ces frivoles lectures la lecture d'un bon livre, d'un livre sérieux, tel que celui-ci... dont je suis l'auteur. ”

La religieuse lut sur le titre : “ *Traité du Vrai, du Beau et du Bien*, ” et sans se troubler, d'une voix ferme et d'un air résolu, elle répondit au philosophe “ Votre livre doit être bien beau ; mais j'aime mieux